

vanie. Le frère de ce berger, après maintes folies qui ont abrégé la vie de ses parents, avait quitté son village, sans faire connaître le pays dans lequel il dirigeait ses pas ; comme il ne manquait ni d'instruction ni surtout d'intelligence, il entra en qualité de commis dans une maison importante de négoce, et au bout de vingt ans, il devint l'associé de son patron ; la fortune qu'il a laissée est évaluée à 1,500,000 fr. Mais, chose inouïe, le berger refuse d'accepter la succession qui lui est échue, et qui à son défaut doit appartenir aux pauvres de Dork. Il prétend ne pas vouloir accepter les richesses d'un homme qui a fait mourir de chagrin son père et sa mère ; content de son sort, il ne veut pas en changer à 67 ans, et se donner à la fin de sa carrière des soucis et des embarras. Toutefois ses cousins n'envisagent pas la question sous ce point de vue : après avoir inutilement tâché d'ébranler la résolution du vieillard, ils se sont déridés à provoquer son interdiction. Le tribunal de Liège sera incessamment saisi de ce singulier procès.

HONGRIE.

—Un journal hongrois contient ce qui suit : "La Russie devrait réfléchir sérieusement aux conséquences fâcheuses que pourrait avoir pour elle le projet qu'elle paraît avoir conçu d'attaquer les droits du roi de Hongrie sur les principautés du Danube. Assurément si une guerre éclatait à ce sujet, 10,000 volontaires hongrois, réunis aux armées de France et d'Angleterre, et commandés par les héros qui vivent aujourd'hui dans l'exil, porteraient à la Russie un coup si rude qu'elle s'en souviendrait longtemps. L'opinion publique en Europe se prononcerait infailliblement pour un mouvement de cette nature, et lui accorderait les mêmes sympathies qu'elle accorde aujourd'hui aux Polonais qui sont en butte à toute espèce de vexations religieuses et politiques de la Russie.

CHINE.

—Les nouvelles de ce pays vont jusqu'au 11 octobre. Tout était dans le *statu quo*. Le monopole dont les marchands Hong jouissent relativement au blé, touchait à sa fin, et l'on supposait que les prix du thé baisseraient de beaucoup, quand le commerce en serait libre. Les Anglais ont rendu les *junks* qu'ils avaient capturés, et le commerce entre les Anglais et les Chinois avait repris son cours. Des négociations avaient lieu pour le règlement du tarif. Il paraît que le nombre des Tartares qui se sont tués eux-mêmes à Chinkeangfoo, quand ils désespérèrent de pouvoir résister aux armes britanniques, est vraiment effrayant. Les pères tuèrent leurs fils, les mères leurs filles, les enfans leurs parents, les maris leurs femmes, les amis tuèrent leurs amis.

Le rapport adressé à l'empereur par le commissaire impérial, pour lui donner son avis sur les conditions que les Anglais mettaient à la paix, a été publié. Ce document est très détaillé et contient quelques passages curieux. Il y est donné aux Anglais le nom de barbares, comme toujours.

—Les dits barbares, dit le commissaire impérial, nous prient de vouloir bien leur donner 21,000,000 de dollars. En examinant cette demande, on trouve que ces barbares tentèrent, d'abord, de nous en extorquer 30,000,000, mais Hang et ses collègues discutèrent fortement ce point et à la fin la somme a été fixée à 21,000,000.

—Moi, votre serviteur, j'ai examiné quelles sont les demandes indéniabiles de ces barbares. J'ai trouvé que la dette des marchands Hong est de 3,000,000 de dollars, pesant 2,100,000 taels, qui devront être recouverts sur les marchands Hong de Canton, quand les comptes auront été tirés à clair. Mais il reste 12,600,000 taels à payer en plus ! Il en a été déjà payé 4,000,000 ou 6,000,000 de ces dollars, que ces barbares exigent avec tant d'importunité, et pour lesquels ils méritent d'être haïs à l'extrême. Mais considérant qu'ils ont déjà attaqué et ruiné Kiangkow, il sera non-seulement difficile de reprendre Chinkeang et les rivières, mais je crains encore que nous ne soyons bloqués au nord et au sud, ce qui serait la plus lourde des calamités. Les bâtimens qui nous avaient bloqués dans le principe, étaient bien différents des derniers, et d'énormes dépenses sont inévitables pour nous. Cependant, notre réputation n'est pas encore perdue. Quant aux 21,000,000 de dollars qu'on nous extorque, ils équivalent à 11,700,000 taels. Un million a déjà été porté au compte du peuple et des marchands de Keangsoo. Les officiers devront payer les premiers, et avec le temps on peut compter sur cet argent, qui rentrera pour l'achat des titres honorifiques, des boutons et des plumes de paon. Le reste sera perçu en trois ans. Il faut aussi prendre en considération les droits de douane que nous paieront les dits barbares, et qui diminueront d'autant les dépenses de la famille impériale. La somme à payer annuellement aux Anglais, comparée aux dépenses annuelles que nous coûterait l'armée, est comme trois est à dix ; et nous ne combattrions que de nom, sans espérance de victoire. Il est donc meilleur d'adopter des plans conformes aux circonstances, et de mettre fin à la guerre...

Quant aux cinq ports dont ils demandent l'ouverture, c'est beaucoup trop, mais comme ils tiennent encore Amoy, Hong-Kong, Colongsoo, il sera difficile de les en déloger. Ne vaudrait-il pas mieux qu'ils nous rendent notre territoire, et qu'on leur permette d'y trafiquer, puisqu'ils proposent respectueusement de payer des droits ? En ce moment, ils montrent de la sensibilité et se repentent de leurs erreurs. Ils sont aussi obéissans que s'ils étaient poussés par le vent, et quand l'amitié, la bienveillance et la sincérité nous auront unis de nouveau, tout ira bien.

SYRIE.

—On lit dans l'*Univers* :

Tout a été dit sur la question d'Orient. Qu'il nous soit cependant permis de dire encore et de prouver que cette grande influence, conquise par la

France dans les pays du Levant, et dont l'alandon excitait de si douloureux regrets à la tribune de la chambre des députés, est l'œuvre de la religion. C'est la religion qui a posé les bases de ce bel édifice que la sagesse et la politique ont achevé. En effet, c'est aux croisades qu'il faut remonter pour trouver la cause de cette gloire et de cette vénération qui, naguère, en Orient, entouraient le nom français. Il est remarquable que le témoignage en est recueilli par un auteur non suspect, car il était calviniste. *Bongars*, dans la préface de son célèbre recueil, si connu par le titre *Gesta Dei per Francos*, explique les motifs qui lui ont fait choisir ce titre qui montre les Français comme des instrumens des desseins de Dieu sur les peuples orientaux. "C'est, dit-il, que la première expédition fut résolue en France. La plupart des princes et des soldats étaient du royaume des Français. Les Français s'y firent tellement remarquer par leur valeur et leur nombre que, depuis cette époque, on appelle Français tous les chrétiens qui habitent l'Orient, qu'ils soient Germains, Italiens, Anglais, Danois, Espagnols." Le drapeau de la France, devenu le signe du salut dans les contrées lointaines et souvent inhospitalières, fut dans la suite le magnifique symbole de la puissance du nom Français. Nous rappellerons aussi que la France n'a pas été seulement guerrière en Orient, elle y fut aussi législatrice. On n'ignore pas que les *Assises de Jérusalem*, qui sont peut-être le plus précieux monument de l'histoire du droit français, ont longtemps gouverné les Etats fondés par les croisades. N'est-il pas permis de voir l'accomplissement d'une mission providentielle donnée à la France dans la suite non interrompue que présente notre histoire de guerres, de traités avec les peuples maîtres de l'Orient, de fondations hospitalières ou guerrières. Nous en trouvons la preuve jusque dans cette célèbre expédition d'Égypte, qui sur la fin du siècle dernier, conduisit nos soldats sur les traces de saint Louis. Certes, en voyant la France porter dans les contrées du Levant ses armes, ses drapeaux, à toutes les époques et sous tant d'inspirations diverses, ce n'est céder ni à l'orgueil, ni à l'illusion que de considérer notre patrie comme chargée d'une mission tutélaire de protection et de civilisation en Orient. Non, il n'est pas permis à la France d'abdiquer une influence acquise par huit siècles de labeurs. Il ne faut pas enfin exposer notre âge à recevoir de ceux qui le suivront le reproche d'avoir perdu tout cela en quelques années.

LA FEMME BLANCHE DES MARAIS.

III.

CHANTEPIE.

La voix chantait ainsi :

Qu'il fasse chaud ou froid,
Qu'il tonne ou bien qu'il vente
Sur le bas-fond étroit,
Je suis la macre errante ;
Et si quelque'un parfois
Dans la tempête chante,
C'est moi !

Toussaint avait retenu sa respiration pour écouter mieux. Son âme entière semblait s'être concentrée dans son ouïe.

—C'est Noël ! s'écria-t-il en joignant les mains. Je reconnais sa chanson. Marguerite releva lentement la tête. Elle n'osait se livrer à l'espoir.

Toussaint, cependant, se fit un portevoux de ses deux mains et appela.

Noël n'entendit pas sans doute, car la voix reprit :

Il ne faut qu'un bateau,
Au petit Chantepie,
Car il voit sans envie
Les pompes du château.
Vivant toujours sur l'eau,
Il nargue la pépie,
Et ne veut voir la vie
Qu'en beau !

—Noël ! Noël ! cria encore Toussaint.

La voix commença un troisième couplet. Elle semblait s'être considérablement éloignée, car les paroles arrivaient maintenant indistinctes et pareilles à un murmure confus.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! sanglotta Marguerite de Guer, n'aurez-vous donc point pitié ?

Toussaint rassembla ses forces et poussa un dernier cri, prolongé, déchirant, plein de désespoir, puis il s'affaissa sur un des bancs du bateau.

Cette fois, le chant cessa tout à coup. Toussaint prêta l'oreille, et un cri lui arriva au travers du brouillard.

Le bon serviteur répondit aussitôt, et, feu de joie, il se mit à genoux devant sa maîtresse, dont il baisa les mains avec transport.

Quelques minutes après, le chaland de Chantepie, conduit par la main exercée du jeune pêcheur, apparut à travers la brume. Il glissait sur l'eau, rapide et léger, comme un traineau sur la glace. Marguerite et Toussaint montèrent dans le bateau de Noël.

—Si la pie n'avait point chanté, murmura ce dernier, votre vieille mère aurait pleuré ce soir, mon père Toussaint.

—Noël, Noël ! s'écria le fidèle vassal, agenouille-toi et remercie Dieu, enfant, car tu as été par deux fois le sauveur du plus cher trésor de ton maître.

Noël obéit, et toucha de ses lèvres la main de Marguerite de Guer. Celle-